Lycée du parc des loges Français

MP, PSI 2014-2015 La guerre

Résumé 2 à remettre le 26 (PSI) ou le 29 (MP) septembre

La guerre est un jeu. Elle exige à la fois courage et calcul, jamais le calcul n'y exclut le risque, à tous les niveaux l'acceptation du danger se manifeste tour à tour en prudence et en audace. « II s'y mêle d'emblée un jeu de possibilités et de probabilités, de bonne et de mauvaise fortune, qui se poursuit le long de chaque fil, gros ou mince, dont est tissée sa trame, ce qui fait de la guerre l'acti­vité humaine qui ressemble le plus à un jeu de cartes. » ; « La guerre reste pourtant un moyen sérieux en vue d'un but sérieux. ».

L'élément initial, animal autant qu'humain, est l'animosité qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle. L'action guerrière elle-même, deuxième élément, comporte un jeu de probabilités et de hasards qui font d'elle « une libre activité de l'âme. » Mais un troisième élément s'y ajoute qui commande finalement les deux autres : la guerre est un acte politique, elle surgit d'une situation politique et résulte d'un motif politique. Elle appartient par nature à l'entendement pur parce qu'elle est un instrument de la politique. L'élément passionnel intéresse surtout le peuple, l'élément aléatoire le commandant et son armée, l'élément intellectuel le gouvernement et c'est ce dernier élément qui est décisif et doit commander l'ensemble.

La formule fameuse de Clausewitz : « la guerre n'est pas seulement un acte poli­tique mais un véritable instrument de la politique, une poursuite de relations politiques, une réalisation de celles-ci par d'autres moyens » n'est donc à aucun degré l'expression d'une philosophie belliciste, elle est la simple constatation d'une évidence : la guerre n'est pas une fin en elle-même, la victoire militaire n'est pas le but en soi. Le commerce entre nations ne s'arrête pas le jour où la poudre commence de parler, la phase belliqueuse s'insère dans une continuité de relations toujours commandées par les intentions des collectivités les unes à l'égard des autres.

La subordination de la guerre à la politique comme de l'instrument à la fin, impli­cite dans la formule de Clausewitz, fonde et justifie la distinction de la guerre abso­lue et des guerres réelles. L'ascension aux extrêmes est d'autant plus à craindre, les guerres réelles risquent d'autant plus de se rapprocher de la guerre absolue que la violence échappe à la direction du chef d'État. La politique semble disparaître lorsqu'elle se donne pour but unique la destruction de l'armée ennemie. Même dans ce cas, la guerre prend la forme qui résulte du dessein politique. Que la poli­tique soit visible ou non dans l'action guerrière, celle-ci demeure dominée par la politique si l'on définit celle-ci comme « l'intelligence de l'État personnifié». C'est encore la politique, c'est-à-dire la considération globale de toutes les circons­tances par les hommes d'État, qui décide, à tort ou à raison, de se donner pour seul objectif la destruction des forces armées de l'ennemi, sans égard pour les objectifs ultérieurs, sans réflexion sur les conséquences probables de la victoire elle-même. Clausewitz est un théoricien de la guerre absolue, non un doctrinaire de la guerre totale ou du militarisme, de même que Walras est un théoricien de l'équilibre, non un doctrinaire du libéralisme. L'analyse conceptuelle, visant à dégager l'essence d'un acte humain, a été confondue, par erreur, avec la détermination d'un objectif. Clausewitz, il est vrai, semble parfois admirer la guerre qui tend à réaliser pleinement sa nature, et réserver son mépris aux guerres imparfaites du XVIIIesiècle où manœuvres et négociations réduisaient au minimum les engage­ments, la brutalité, la fureur des combats. Mais, à supposer que ces sentiments percent ici et là, ils expriment de simples émotions. Clausewitz éprouve devant la guerre poussée à l'extrême une sorte d'horreur sacrée, de fascination, com­parable à celle que les catastrophes cosmiques éveillent dans l'âme. La guerre dans laquelle les adversaires vont jusqu'au bout de la violence, afin de vaincre la volonté ennemie qui obstinément résiste, est, aux yeux de Clausewitz, gran­diose et horrible à la fois. Chaque fois que de grands intérêts seront aux prises, la guerre se rapprochera de sa forme absolue. Philosophe, il ne s'en félicite ni ne s'en indigne. Théoricien de l'action raisonnable, il rappelle aux chefs de guerre et de paix le principe que les uns et les autres doivent respecter : le primat de la poli­tique, la guerre n'étant qu'un instrument au service de buts fixés par la politique, un moment ou un aspect des relations entre États, chaque État devant obéir à la politique, c'est-à-dire à l'intelligence des intérêts durables de la collectivité. Convenons d'appeler stratégie la conduite d'ensemble des opérations militaires, convenons d'appeler diplomatie la conduite du commerce avec les autres unités politiques. Stratégie et diplomatie seront toutes deux subordonnées à la poli­tique, c'est-à-dire à la conception que la collectivité ou ceux qui en sont respon­sables se font de « l'intérêt national ». En temps de paix, la politique se sert des moyens diplomatiques, sans exclure le recours aux armes, au moins à titre de menace. En temps de guerre, la politique ne donne pas congé à la diplomatie, puisque celle-ci conduit les relations avec les alliés et les neutres et qu’implicite­ment elle continue d'agir à l'égard de l'ennemi, soit qu'elle le menace d'écrase­ment, soit qu'elle lui ouvre une perspective de paix.

Nous considérons ici « l'unité politique » comme un acteur, éclairé par l'intelli­gence et mû par la volonté. Chaque État est en relation avec d'autres ; tant que les États restent en paix, ils doivent parvenir, vaille que vaille, à vivre ensemble. Faute de recourir à la violence, ils tentent de se convaincre. Le jour où ils se com­battent, ils tentent de se contraindre. En ce sens, la diplomatie peut être dite l'art de convaincre sans employer la force, la stratégie l'art de vaincre aux moindres frais. Mais la contrainte est aussi un moyen de convaincre. Une démonstration de force fait céder l'adversaire, elle symbolise la contrainte possible plutôt qu'elle n'accomplit réellement la contrainte. Qui possède une supériorité d'armements en temps de paix, convainc l'allié, le rival ou l'adversaire sans avoir à faire usage de ses armes. Inversement, l'État qui s'est acquis une réputation d'équité ou de modé­ration a meilleure chance d'atteindre ses fins sans aller jusqu'au bout de la victoire militaire. Même en temps de guerre, il convaincra plus qu'il ne contraindra. La distinction de la diplomatie et de la stratégie est toute relative. Ces deux termes sont les aspects complémentaires de l'art unique de la politique - art de gérer le commerce avec les autres États au mieux de l'intérêt national. Si, par définition, la stratégie, conduite des opérations militaires, ne joue pas quand les opérations n'ont pas lieu, les moyens militaires sont partie intégrante des ins­truments qu'utilisent les diplomates. En sens contraire, la parole, les notes, les promesses, les garanties, les menaces appartiennent à l'arsenal du chef d'État en guerre à l'égard des alliés, des neutres, voire des ennemis du jour, c'est-à-dire des alliés d'hier ou de demain.

La dualité complémentaire de l'art de convaincre et de l'art de contraindre est l'image d'une dualité plus essentielle encore, que révèle la définition initiale de Clausewitz : la guerre est une épreuve de volontés. Humaine en tant qu'épreuve de volontés, la guerre comporte, par nature, un élément psychologique qu'il­lustre la formule célèbre : n'est vaincu que celui qui se reconnaît comme tel. La seule chance qu'avait Napoléon de vaincre, écrit Clausewitz, c'est qu'Alexandre s'avouât vaincu après la prise de Moscou. Si Alexandre ne perdait pas courage, Napoléon à Moscou, apparemment vainqueur, était déjà virtuellement vaincu. L e plan de guerre de Napoléon était le seul possible, mais il était fondé sur un pari que ta constance d'Alexandre fit perdre à l'empereur des Français. Les Anglais sont vaincus, hurlait Hitler en juillet 1940, mais ils sont trop bêtes pour s'en rendre compte. Ne pas s'avouer vaincus était effectivement pour les Anglais la condition première du succès final. Courage ou inconscience, peu importe : il fal­lait que la volonté anglaise résistât.

Dans la guerre absolue, où la violence poussée à l'extrême aboutit au désarme­ment ou à la destruction d'un des adversaires, l'élément psychologique finit par s'effacer. Mais il s'agit là d'un cas limite. Toutes les guerres réelles mettent aux prises des collectivités dont chacun s'unit et s'exprime en une volonté. À cet égard, elles sont toutes des guerres psychologiques.

Raymond Aron, *Paix et guerre entre tes nations*, première partie, chapitre I, Calmann-Lévy,

1. Format CCP (9 pts + 1 pt pour la présentation et pour la correction orthographique er syntaxique)
2. Vous résumerez les lignes 1 à 47 du texte en 100 mots + ou – 10% (6 pts)
3. Vous expliquerez les trois éléments soulignés (3 pts)
4. Format Centrale

Vous résumerez l’ensemble du texte en 250 mots + ou – 10 %

NB Vous n’oublierez pas :

* De laisser une marge,
* D’aérer le résumé, par exemple en écrivant 1 ligne sur 2,
* D’Indiquer, sans erreur, le nombre de mots utilisés en fin de résumé,
* De procéder à des décomptes partiels tous les 10/ 20 mots (format CCP), tous les 20/ 50 mots (format Centrale)

Analyse du texte

1. La guerre est un jeu. Elle exige à la fois courage et calcul, jamais le calcul n'y exclut le risque, à tous les niveaux l'acceptation du danger se manifeste tour à tour en prudence et en audace. « II s'y mêle d'emblée un jeu de possibilités et de probabilités, de bonne et de mauvaise fortune, qui se poursuit le long de chaque fil, gros ou mince, dont est tissée sa trame, ce qui fait de la guerre l'acti­vité humaine qui ressemble le plus à un jeu de cartes. » ; « La guerre reste pourtant un moyen sérieux en vue d'un but sérieux. ».
2. L'élément initial, animal autant qu'humain, est l'animosité qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle. L'action guerrière elle-même, deuxième élément, comporte un jeu de probabilités et de hasards qui font d'elle « une libre activité de l'âme. » Mais un troisième élément s'y ajoute qui commande finalement les deux autres : la guerre est un acte politique, elle surgit d'une situation politique et résulte d'un motif politique. Elle appartient par nature à l'entendement pur parce qu'elle est un instrument de la politique. L'élément passionnel intéresse surtout le peuple, l'élément aléatoire le commandant et son armée, l'élément intellectuel le gouvernement et c'est ce dernier élément qui est décisif et doit commander l'ensemble[[1]](#footnote-1).
3. La formule fameuse de Clausewitz : « la guerre n'est pas seulement un acte poli­tique mais un véritable instrument de la politique, une poursuite de relations politiques, une réalisation de celles-ci par d'autres moyens » n'est donc à aucun degré l'expression d'une philosophie belliciste, elle est la simple constatation d'une évidence : la guerre n'est pas une fin en elle-même, la victoire militaire n'est pas le but en soi. Le commerce entre nations ne s'arrête pas le jour où la poudre commence de parler, la phase belliqueuse s'insère dans une continuité de relations toujours commandées par les intentions des collectivités les unes à l'égard des autres.
4. La subordination de la guerre à la politique comme de l'instrument à la fin, impli­cite dans la formule de Clausewitz, fonde et justifie la distinction de la guerre abso­lue et des guerres réelles. L'ascension aux extrêmes est d'autant plus à craindre, les guerres réelles risquent d'autant plus de se rapprocher de la guerre absolue que la violence échappe à la direction du chef d'État. La politique semble disparaître lorsqu'elle se donne pour but unique la destruction de l'armée ennemie. Même dans ce cas, la guerre prend la forme qui résulte du dessein politique. Que la poli­tique soit visible ou non dans l'action guerrière, celle-ci demeure dominée par la politique si l'on définit celle-ci comme « l'intelligence de l'État personnifié». C'est encore la politique, c'est-à-dire la considération globale de toutes les circons­tances par les hommes d'État, qui décide, à tort ou à raison, de se donner pour seul objectif la destruction des forces armées de l'ennemi, sans égard pour les objectifs ultérieurs, sans réflexion sur les conséquences probables de la victoire elle-même.
5. Clausewitz est un théoricien de la guerre absolue, non un doctrinaire de la guerre totale ou du militarisme, de même que Walras est un théoricien de l'équilibre, non un doctrinaire du libéralisme. L'analyse conceptuelle, visant à dégager l'essence d'un acte humain, a été confondue, par erreur, avec la détermination d'un objectif. Clausewitz, il est vrai, semble parfois admirer la guerre qui tend à réaliser pleinement sa nature, et réserver son mépris aux guerres imparfaites du XVIIIesiècle où manœuvres et négociations réduisaient au minimum les engage­ments, la brutalité, la fureur des combats. Mais, à supposer que ses sentiments percent ici et là, ils expriment de simples émotions. Clausewitz éprouve devant la guerre poussée à l'extrême une sorte d'horreur sacrée, de fascination, com­parable à celle que les catastrophes cosmiques éveillent dans l'âme. La guerre dans laquelle les adversaires vont jusqu'au bout de la violence, afin de vaincre la volonté ennemie qui obstinément résiste, est, aux yeux de Clausewitz, gran­diose et horrible à la fois. Chaque fois que de grands intérêts seront aux prises, la guerre se rapprochera de sa forme absolue. Philosophe, il ne s'en félicite ni ne s'en indigne. Théoricien de l'action raisonnable, il rappelle aux chefs de guerre et de paix le principe que tes uns et les autres doivent respecter : le primat de la poli­tique, la guerre n'étant qu'un instrument au service de buts fixés par la politique, un moment ou un aspect des relations entre États, chaque État devant obéir à la politique, c'est-à-dire à l'intelligence des intérêts durables de la collectivité.
6. Convenons d'appeler stratégie la conduite d'ensemble des opérations militaires, convenons d'appeler diplomatie la conduite du commerce avec les autres unités politiques. Stratégie et diplomatie seront toutes deux subordonnées à la poli­tique, c'est-à-dire à la conception que la collectivité ou ceux qui en sont respon­sables se font de « l'intérêt national ». En temps de paix, la politique se sert des moyens diplomatiques, sans exclure le recours aux armes, au moins à titre de menace. En temps de guerre, la politique ne donne pas congé à la diplomatie, puisque celle-ci conduit les relations avec les alliés et les neutres et qu’implicite­ment elle continue d'agir à l'égard de l'ennemi, soit qu'elle le menace d'écrase­ment, soit qu'elle lui ouvre une perspective de paix.
7. Nous considérons ici « l'unité politique » comme un acteur, éclairé par l'intelli­gence et mû par la volonté. Chaque État est en relation avec d'autres ; tant que les États restent en paix, ils doivent parvenir, vaille que vaille, à vivre ensemble. Faute de recourir à la violence, ils tentent de se convaincre. Le jour où ils se com­battent, ils tentent de se contraindre. En ce sens, la diplomatie peut être dite l'art de convaincre sans employer la force, la stratégie l'art de vaincre aux moindres frais. Mais la contrainte est aussi un moyen de convaincre. Une démonstration de force fait céder l'adversaire, elle symbolise la contrainte possible plutôt qu'elle n'accomplit réellement la contrainte. Qui possède une supériorité d'armements en temps de paix, convainc l'allié, le rival ou l'adversaire sans avoir à faire usage de ses armes. Inversement, l'État qui s'est acquis une réputation d'équité ou de modé­ration a meilleure chance d'atteindre ses fins sans aller jusqu'au bout de la victoire militaire. Même en temps de guerre, il convaincra plus qu'il ne contraindra.
8. La distinction de la diplomatie et de la stratégie est toute relative. Ces deux termes sont les aspects complémentaires de l'art unique de la politique - art de gérer le commerce avec les autres États au mieux de l'intérêt national. Si, par définition, la stratégie, conduite des opérations militaires, ne joue pas quand les opérations n'ont pas lieu, les moyens militaires sont partie intégrante des ins­truments qu'utilisent les diplomates. En sens contraire, la parole, les notes, les promesses, les garanties, les menaces appartiennent à l'arsenal du chef d'État en guerre à l'égard des alliés, des neutres, voire des ennemis du jour, c'est-à-dire des alliés d'hier ou de demain.
9. La dualité complémentaire de l'art de convaincre et de l'art de contraindre est l'image d'une dualité plus essentielle encore, que révèle la définition initiale de Clausewitz : la guerre est une épreuve de volontés. Humaine en tant qu'épreuve de volontés, la guerre comporte, par nature, un élément psychologique qu'il­lustre la formule célèbre : n'est vaincu que celui qui se reconnaît comme tel. La seule chance qu'avait Napoléon de vaincre, écrit Clausewitz, c'est qu'Alexandre s'avouât vaincu après la prise de Moscou. Si Alexandre ne perdait pas courage, Napoléon à Moscou, apparemment vainqueur, était déjà virtuellement vaincu. L e plan de guerre de Napoléon était le seul possible, mais il était fondé sur un pari que la constance d'Alexandre fit perdre à l'empereur des Français. Les Anglais sont vaincus, hurlait Hitler en juillet 1940, mais ils sont trop bêtes pour s'en rendre compte. Ne pas s'avouer vaincus était effectivement pour les Anglais la condition première du succès final. Courage ou inconscience, peu importe : il fal­lait que la volonté anglaise résistât.
10. Dans la guerre absolue, où la violence poussée à l'extrême aboutit au désarme­ment ou à la destruction d'un des adversaires, l'élément psychologique finit par s'effacer. Mais il s'agit là d'un cas limite. Toutes les guerres réelles mettent aux prises des collectivités dont chacun s'unit et s'exprime en une volonté. À cet égard, elles sont toutes des guerres psychologiques.

Plan de l’argumentation

1. Penser la guerre comme stratégie politique n’est pas en faire l’apologie
2. (La guerre : un jeu sérieux)
3. La guerre, parce qu’elle comporte stratégie et risque, s’apparente, selon Clausewitz, à un jeu,
4. Mais à prendre sérieux.
5. (La guerre comme « étonnante trinité »)

Car

1. Pulsions populaires hostiles,
2. Et tactique militaire
3. Y sont subordonnés à la Raison politique
4. => (La «formule » de Clausewitz n’est pas une apologie de la guerre)
5. Poser que la guerre continue la politique par d’autres moyens n’est donc pas en faire l’apologie,
6. mais entériner son inscription dans l’histoire d’échanges ininterrompus.
7. (Preuve par l’absurde : même le bellicisme procède d’une décision politique)

En effet

1. Même en cas de bellicisme forcené/ d’absorption du politique par la montée de la violence aux extrêmes,
2. L’intention d’anéantir l’ennemi procède d’une décision politique,
3. Fût-elle inconsidérée.
4. (conclusion provisoire : proposer une théorie de la guerre n’est pas en faire l’apologie)
5. Clausewitz pense, mais ne prône pas la guerre absolue
6. Certes il éprouve :

* répulsion pour les guerres de cabinet,
* attirance mêlée d’effroi pour la guerre totale

1. Mais il réaffirme toujours la primauté du politique/ il enjoint au politique de garder maîtrise du militaire et conscience de l’intérêt général, à long terme.
2. La politique comme dialectique de la stratégie et de la diplomatie
3. (Définition et complémentarité)
4. Gestion de la guerre et suivi diplomatique sont l’affaire de l’Etat,
5. Qui fait pression sur ses voisins par la force ou par la persuasion.
6. (Eloge de la retenue)

Cette dialectique explique tant

1. L’efficience de la force de dissuasion
2. Que la propension de belligérants non belliqueux à négocier.
3. (2ème conclusion provisoire)

Stratégie et diplomatie sont si intimement liées que

1. La menace de guerre reste, en temps de paix, l’arme de la diplomatie,
2. Dont la parole continue de circuler entre belligérants .
3. La volonté, ultime maître de la guerre
4. Cette dialectique renvoie à l’essence morale de la guerre, comme heurt des volontés
5. Pour vaincre un ennemi, il faut qu’il reconnaisse sa défaite.
6. Or le facteur humain peut renverser le rapport de forces militaire.

10 (3ème conclusion)

La guerre reste donc, dans la réalité, une affaire humaine.

Proposition de résumé

Stratégie et prise de risque : la guerre s’apparente, selon Clausewitz, à une partie de poker, mais grave. Car pulsions populaires hostiles et intelligence tactique du commandement y sont subordonnées à la Raison politique, origine et fin de toute guerre. Poser que la guerre continue la politique par d’autres moyens n’est donc pas en faire l’apologie, mais entériner son inscription dans l’histoire d’échanges ininterrompus. Même l’absorption du politique dans la montée de la violence aux extrêmes n’invalide pas cette thèse : c’est toujours le gouvernement qui décrète une guerre d’anéantissement, fût-ce inconsidérément.

Clausewitz pense donc, mais ne prône pas la guerre absolue. Sa répulsion pour les guerres de cabinet, son attirance mêlée d’effroi pour la guerre totale ne l’empêchent pas de réaffirmer la primauté du politique. Car gestion de la guerre et suivi diplomatique sont l’affaire de l’Etat, qui fait pression sur ses voisins par la force ou par la persuasion : une démonstration de force peut éviter la guerre ou, limitée dans son déploiement, faciliter les pourparlers de paix. Stratégie et diplomatie sont donc les deux faces d’un même jeu politique consistant à manier l’arme de la dissuasion en temps de paix, pour mieux faire circuler la parole dans la guerre.

Cette dialectique renvoie à l’essence morale de la guerre, comme heurt des volontés. Pour vaincre un ennemi, il faut qu’il reconnaisse sa défaite. Or le facteur humain peut renverser le rapport de forces militaire. Nonobstant la théorie abstraite, la guerre reste donc, dans la réalité, une affaire humaine. (250 mots)

Questions de compréhension

1. Le rapprochement de la guerre et du jeu, dans le livre I de *De la Guerre* de

Clausewitz[[2]](#footnote-2), tient à trois facteurs :

* la place que tient dans la guerre la supputation des probabilités (cela apparente la guerre à un jeu de stratégie comme le jeu d’échecs, d’origine guerrière) ;
* la nature des ressources intellectuelles (le calcul judicieux des probabilités, la métis des Grecs[[3]](#footnote-3), faite de clairvoyance, de finesse, de prudence, de flexibilité, d’attention aux circonstances et de capacité à saisir le kairos) et morales (les diverses manifestations du courage, appelé *Mut)* utilisées dans la conduite des opérations guerrières ;
* la certitude de ne vouloir, pour rien au monde, renoncer au danger et au hasard (l’imprévisibilité de la guerre est ce qui fait le frisson du général, comme le pari, le risque exaltent le joueur). C’est en effet parce que la guerre n’offre que des chances, des possibilités incertaines et fragiles, qu’il faut du courage pour les saisir.
* Le combat comme le jeu forment donc un mixte indissociable de détermination –les règles- et d’indétermination –les chances , de risque et de stratégie[[4]](#footnote-4): comme la structure du jeu est donnée par le corps des règles qui définissent le terrain, le matériel, les actions possibles et les buts à atteindre, la structure de la guerre résulte des contraintes que fixent à l’action guerrière la géographie, l’économie, l’histoire et la politique.

Enfin guerre et jeu sont des activités de compétition soumises à un principe de polarité où s’affrontent deux libertés antagonistes, dont chacune cherche à élargir sa liberté d’action en réduisant celle de l’adversaire : l’échec et mat et la reddition sans conditions désignent une situation par quoi des deux égaux de l’origine, l’un est devenu tout-puissant quand l’autre est ramené à l’état d’objet inerte ; l’indétermination, l’incertitude initiale est dissipée.

Mais alors que les règles du jeu ne sont contraignantes que pour ceux qui les ont inventées et qui y ont librement consenti, de sorte qu’on peut toujours sortir du jeu ou en refuser les règles, les lois d’airain de la guerre s’imposent aux combattants qui ne peuvent s’en d »éprendre. Or cette réalité, faite de violence mortelle, est sérieuse. La guerre n’est pas seulement un jeu où s’affrontent deux rivaux, mais une tragédie où tout le monde perd, où l’exaltation n’est que le fruit d’une illusion, où la logique du duel obéit à la montée de la violence aux extrêmes, où les frictions sont celles de la souffrance, où les délices du jeu cèdent la place aux désastres de la guerre[[5]](#footnote-5).

1. La thèse de Raymond Aron est que Clausewitz ne cherche pas à faire l’apologie de

la guerre quand, distinguant les moyens des fins, il définit la guerre non comme une fin en soi, mais comme la « continuation de la politique par d’autres moyens ».

De fait, cette « formule » de Clausewitz signifie d’abord que la politique, au double sens de politique-objet[[6]](#footnote-6) (l’anglais *politics)* et de politique-sujet [[7]](#footnote-7)(*policy)* est à l’origine de la guerre, dont elle définit les objectifs et la fin, de sorte qu’elle sera aussi le prolongement de la guerre, puisque son issue contribue à redessiner la carte des équilibres géo-politiques: « Seuls les rapports politiques entre gouvernements et nation engendrent la guerre et la guerre n’est rien d’autre que la continuation des relations politiques avec l’apport d’autres moyens » ; « la guerre n’est pas seulement un acte politique, mais un véritable instrument politique, une continuation des relations politiques, un accomplissement de celles-ci par d’autres moyens » (I, 1, § 24)[[8]](#footnote-8).

Tout conflit s’inscrivant dans un horizon politique avant d’être une opération militaire, la guerre est donc, 2ème niveau de signification, un « grand Tout stratégique » pour lequel « il ne saurait être question d’une appréciation purement militaire » (lettre de 1827). Il faut donc comprendre la guerre comme une action répondant à des fins politiques précises, et non comme un pur déchaînement de violence sans explication ou comme un déploiement de forces militaires dont le seul but serait de remporter des batailles. Le but de la guerre n’est pas pour Clausewitz de remporter des batailles, mais de remplir des objectifs politiques. C’est donc la politique qui donne à la guerre son caractère concret : elle est « le législateur suprême, seul capable de modérer la violence, mais capable parfois, au contraire, de multiplier la violence par la grandeur de l’enjeu » (Aron)[[9]](#footnote-9).

Dès lors, entre guerre et politique, il existe une relation qui est non pas d’extériorité, mais d’intériorité : il y a continuité, identité de nature : la guerre utilise certes un moyen qui lui est propre, la violence armée, mais celle-ci n’est justement qu’un moyen au service de fins élaborées par la politique. Autrement dit, les buts politiques influent sur les buts militaires et réciproquement : « + le sacrifice que nous exigeons de notre adversaire est petit, + nous pouvons nous attendre à ce que ses efforts pour nous le refuser soient minces. Mais + ceux-ci sont minces, + les nôtres pourront l’être également. En outre, moins notre fin politique est grande, moins nous lui accorderons de valeur, et + nous nous résignerons facilement à l’abandonner : nos efforts seront pour cette raison d’autant + restreints. En tant que mobile initial de la guerre, la fin politique sera donc la mesure aussi bien de l’objectif à atteindre par l’acte militaire que des efforts nécessaires » (I,1 , § 1, p.30-31)[[10]](#footnote-10). Mais cela signifie aussi, réciproquement, que les moyens militaires rejaillissent sur la fin et la modifient et ce pour 2 raisons :

* d’une part parce que **l’Etat doit donner aux militaires les moyens de sa politique,** de sorte que « l’art de la guerre en général, et le commandement dans chaque cas particulier, peut exiger que les orientations et les desseins de la politique n’entrent pas en contradiction avec ces moyens, ce qui n’est certes pas une mince exigence » (I, 1, § 24) ;
* ensuite parce que **le déroulement de la guerre conduit souvent les gouvernants à réviser la fin politique initialement prévue** : « les intentions politiques originelles peuvent, au cours de la guerre, changer considérablement et devenir radicalement autres, précisément parce qu’elles sont définies par le succès des armes et par les résultats probables des opérations » (I, 2, p.52). La stratégie est alors modifiée et l’interaction du politique et du militaire sans cesse revue.

Enfin, dans l’esprit de Clausewitz, cette **soumission de la violence armée**, qui « a sa propre grammaire, mais non sa propre logique », **à la « volonté d’une intelligence politique** » est un « principe modérateur », qui **fonde la rationalité et l’intelligibilité de la guerre** **et la soustrait à l’irrationnel** sous les deux formes qu’il peut prendre dans *De la guerre*:

* l’irrationalité **de la passion déchaînée** et **de la violence aveugle** ;
* l’irrationalité **du hasard**, car même dans l’entrechoquement sans frein des violences ennemies, le sujet politique demeure aux commandes. « Nous voyons qu’en toutes circonstances nous devons penser la guerre non comme une réalité autonome, mais comme un instrument politique. » (I,1, § 27).

Car, Aron l’ a bien vu, l’hégémonie de la politique s’étend même à la guerre sous sa forme absolue : dans l’entrechoquement sans frein des forces ennemies, le sujet politique demeure, en dépit des apparences, aux commandes. Le primat reconnu à la politique est celui des objectifs politiques, dont la diversité explique la diversité des types de guerre.

Penser la guerre ne signifie donc pas qu’on en fît l’apologie en y identifiant l’action politique, mais **qu’on lui ôte, avec l’autonomie, l’absoluité consécutive à l’identification de l’action politique à la victoire militaire**. En cela Clausewitz reste un rationaliste des Lumières, un penseur de la limitation extrinsèque de l’entropie essentielle à la logique interne de la montée de la violence aux extrêmes par la politique, elle-même confondue avec les outils de l’entendement : la diplomatie, mise à distance de la violence et du rapport de force de la violence brute par la médiation de l’échange, commercial ou symbolique.

1. Clausewitz établit, dans le 1er chapitre du 1er livre de son traité *De la guerre*, une

distinction **entre le concept de la « guerre absolue », montée de la violence aux extrêmes par le jeu logique d’interactions, et les « guerre(s) réelle(s) », nécessairement limitée(s)** par le **jeu d’ »influences extérieures** », mais aussi de **«  contrepoids internes » : les « frictions »** [[11]](#footnote-11).

La « guerre absolue », définie dans les § 2-5 du chapitre I, nous livre la description d’un **mécanisme absolu qui se déroulerait sans encombre si on pouvait faire abstraction de ce qui, dans la guerre, n’est pas conforme à son essence**, « 1- si la guerre était un acte totalement isolé, surgissant subitement sans aucun rapport avec la vie antérieure de l’Etat ; 2- si elle consistait en une seule décision ou en une série de décisions simultanées ; 3- si elle contenait un résultat fini en lui-même, et qu’on ne prenait pas en compte la situation politique qui en découle ainsi que l’effet qu’elle exerce sur elle » (I,1,6, p.25-26). A la suite de Clausewitz, qui traite cet idéal-type de « **jeu de l’entendement** , conduit par le fil à peine visible de **l’argutie logique** » (I,I,6,p.25)» ou de « rêverie logique », Raymond Aron la retire du monde réel et la **confine dans le monde du concept, de l’idéel et de la fiction** en la décrivant comme une « construction mentale », un « jeu logique » : Il estime qu’ **« aucune guerre réelle ne peut être appelée guerre absolue» [[12]](#footnote-12)** **.**

En effet, Clausewitz affirme que **« tout prend une forme différente si l’on passe de l’abstraction à la réalité**. » Dans la réalité : 1/ « la guerre n’est jamais un acte isolé », car « elle n’éclate pas subitement », entre adversaires qui ne se connaîtraient pas d’expérience » : « chacun des deux adversaires peut donc en grande partie estimer l’autre sur ce qu’il est et ce qu’il fait, non sur ce qu’il devrait théoriquement être et faire » ; 2/ « La guerre ne consiste pas en un seul coup sans durée […] un des deux antagonistes devra donc s’arrêter, au cours de l’action réciproque, […] et leurs forces ne seront pas toutes mobilisées en même temps » ; 3/ La « nature même des forces en présence » (forces militaires, territoires, alliés) et leur emploi « rend impossible leur mise en œuvre simultanée » : « ce n’est pas là une raison pour diminuer l’intensité des efforts en vue de la 1ère décision […] Mais la répugnance de l’homme à fournir un effort excessif le pousse à se réfugier dans la possibilité d’une décision ultérieure ». **Ainsi la 1ère différence entre « guerre absolue » et « guerre réelle » repose sur une appréhension différente du temps de la guerre**.

De + la **réalité génère des contraintes qui restent étrangères au concept : les « frictions »** (facteur humain ; dissymétrie de la défense et de l’attaque; « milieu résistant » dans lequel la guerre s’accomplit : « le danger », dont il faut surmonter la peur pour agir ; « l’effort physique », source de tension et d’usure ; « l’incertitude » liée au manque d’information[[13]](#footnote-13) ; et le » hasard », qui multiplie l’incertitude[[14]](#footnote-14)).

Enfin la montée aux extrêmes n’est envisageable que dans l’hypothèse où les adversaires seraient rigoureusement identiques, alors que dans la guerre réelle, il faut envisager les différences de l’adversaire. Or « dès que la « loi des extrêmes » diminue de rigueur et que cette intention manque son but, «  l’objectif politique réapparaît » : « si toutes nos considérations se ramènent à un calcul de probabilités à partir de personnes et de circonstances déterminées, l’objectif politique, en tant que mobile initial, devient un facteur essentiel de ce produit » (I,1§11).

**Il y a donc bien un clivage entre « guerre absolue » et « guerre réelle », même si la « guerre d’anéantissement » approxime, par l’intensité des enjeux et de la violence des moyens déployés, les critères définitoires de la « guerre absolue »,** modèle à l’aune duquel mesurer les différents types de guerres, en fonction de leur + ou – grand rapprochement/ éloignement par rapport au concept [[15]](#footnote-15).

1. Ce passage est la paraphrase de la définition de la guerre comme « étonnante trinité » dans le dernier § du 1er chapitre de *De la guerre*: rapportez-vous à ce § 28, recopiez-le et apprenez-les par cœur. [↑](#footnote-ref-1)
2. « Nous voyons donc que, dès l’origine, l’élément absolu, en quelque sorte mathématique, de la guerre, ne trouve aucune base certaine sur laquelle fonder les calculs relatifs à l’art de la guerre ; il s’y mêle d’emblée un jeu de possibilités et de probabilités, de bonne et de mauvaise fortune, qui se poursuit le long de chaque fil, gros ou mince, dont sa trame est tissée, et qui fait de la guerre l’activité humaine qui ressemble le + à un jeu de cartes » (I,1,§ 20-21 ). Dans le récit de la campagne de l’armée autrichienne en Suisse au printemps de 1799, Clausewitz reprochera justement à l’archiduc Charles d’avoir manqué de l’audace qui sait profiter d’une occasion favorable : « la guerre n’est pas un simple produit des voies et des moyens, elle a quelque chose du jeu. La conduite de la guerre ne peut donc se passer de cet élément, et le général qui n’a pas assez de penchant pour ce jeu n’en fera pas assez, et sera + coupable qu’il ne croit, par manque de résultats obtenus ». Le génie de Napoléon est décrit par cette « libre activité de l’esprit » qui apparente la conduite de la guerre à un jeu : »débuter par des coups décisifs et se servir des avantages ainsi obtenus pour frapper de nouveaux coups, jouer toujours son gain sur une seule carte jusqu’à ce que la banque sautât, là était toute sa méthode et l’on peut dire que c’est à cette méthode qu’il a dû le succès colossal dont il a joui dans le monde ». [↑](#footnote-ref-2)
3. Dans cette perspective, Ulysse et non Achille devient le modèle de l’homme de guerre, la bravoure d’Achille ne le qualifiant que pour le combat. Dans *Les* Perses, les chefs grecs, prenant acte de leur infériorité numérique, jouent le tout pour le tout et imaginent une ruse habile en donnant de faux renseignements aux Perses pour les conduire à s’engager dans la passe étroite de Salamine, de sorte que la force théorique des Perses, sur le papier, se retourne en faiblesse : la ruse supplée au déséquilibre des forces matérielles et devient un moyen au service du combat. [↑](#footnote-ref-3)
4. « le combat sérieux à main armée, tout comme la compétition ou *agon*, qui peut s’étendre des jeux les + futiles à la lutte sanglante et mortelle, sont compris avec le jeu proprement dit dans la catégorie primaire d’un risque mutuel de chances assujetti à des règles (…) Le jeu est combat et le combat est jeu » (Huizinga, *Homo ludens)* [↑](#footnote-ref-4)
5. Dans *Les Perses*, le jeu théâtral de la tragédie, chant de deuil et interrogation sur la démesure et sur la condition humaine, vise moins la divertissement que le choc émotionnel par la voix, le masque, le décor, l’image. Si écrire, c’est canaliser la violence, l’écriture de la guerre n’est pas un jeu. Le spectacle de théâtre cherche à produire des effets susceptibles de provoquer des affects puissants. On plaisantait du reste si peu à Athènes avec le spectacle des malheurs des vaincus que Phrynikos vit sa pièce interdite de représentation et fut condamné à une amende de 1000 drachmes pour avoir fait pleurer les Athéniens sur le sort de Milet, cité alliée, sauvagement mise à sac et rasée après la déportation de ses habitants, en 494. Du tourment qui « point le cœur du chœur » au désespoir de Xerxès gémissant (« il erre, il crie, mon cœur, au fond de mes entrailles », 991), la douleur renvoie à une perception existentielle et souterraine de la guerre comme fatalité incompréhensible. Si, dans l’étrangeté absolue de son deuil dissonant, le Barbare ne peut inspirer la pitié, ce sentiment, qui ne peut entrer en ligne de compte dans le jugement politique, s’éprouve universellement envers toute communauté humaine confrontée au fléau de la guerre et à la défaite par le choix aléatoire des dieux : « il faut qu’un daïmon ait anéanti l’armée et charge la balance d’un sort inégal ». Dès lors le chant « noyé de larmes » n’est + seulement celui des Perses, mais de l’humanité tout entière victime de la guerre (v.706-708). Certes il est impossible, dans le cadre de la cérémonie civique qu’est la tragédie, de susciter des moments de solidarité entre ennemis comme Barbusse en esquisse dans le dernier chapitre du *Feu*, mais le *kommos* final sonne comme un oratorio, drame lyrique sur un sujet religieux, dans lequel la partie orchestrale l’emporte sur le chant des malheurs des hommes., en écho endeuillé au « péan  solennel » en l’honneur d’Apollon, à l’ouverture de la bataille de Salamine. Enfin, pour Barbusse, si la guerre se rapproche d’un jeu, c’est par son caractère inconséquent ou par le hiatus entre sa réalité indicible et les représentations puériles que l’arrière en a, encouragé par les mensonges de la propagande et par le silence des poilus : les stratèges, dans leurs cabinets, élaborent des plans de batailles qui sacrifient des vies humaines comme s’il s’agissait de pions ; à côté de ces jeux puérils, mais tragiques, d’adultes inconscients, les jeux d’enfants, qui imitent la guerre des adultes et attestent de la militarisation de la société, semblent graves : « les jeux des enfants sont de graves occupations. Il n’y a que les grandes personnes qui jouent » [↑](#footnote-ref-5)
6. La politique est la « matrice où se développe la guerre » [↑](#footnote-ref-6)
7. « l’intelligence de l’Etat personnifié » [↑](#footnote-ref-7)
8. Ainsi Xerxès, qui songe à envahir, après la Grèce orientale, la Thrace et l’Attique, le Péloponnèse pour étendre son empire de l’Asie à l’Europe, veut achever de détruire Athènes pour se venger du soutien qu’elle a apporté aux cités grecques d’Ionie depuis le début des guerres médiques et de la défaite de Marathon. Athènes, en fédérant les cités grecques pour résister à l’entreprise de destruction visée par Xerxès, ne libère pas seulement la cité de la présence des troupes perses venues la saccager. En entraînant la retraite de l’armée perse et, à terme, après Platée, le renoncement de Xerxès à la conquête de la Perse, elle assoit sa puissance, renforce sa démocratie et devient une thalassocratie. Les monarchies européennes coalisées contre l’empire napoléonien entendent libérer les territoires envahis par la Grande Armée et occupés par les autorités françaises, ramener la France dans les frontières antérieures à la Révolution, lever le blocus continental et débarrasser l’Europe des nationalités du péril révolutionnaire. De même, si l’engagement de Barbusse dans la guerre a pu se justifier par la double nécessité de défendre les frontières contre l’invasion et de tuer le militarisme dans le ventre de l’Allemagne, la révélation de la responsabilité des élites dans la vaine mort en masse des « 30 000 millions d’esclaves » qui sont la guerre, mais ne la veulent pas, conduit les « voyants » du chapitre liminaire, puis le chœur des survivants du déluge de l’ »Aube » à ne voir de sens que politique dans la guerre : « c’est la Révolution française qui recommence ». [↑](#footnote-ref-8)
9. Cette nécessaire « subordination des guerres à l’intention politique »(Raymond Aron) fait que toute la conduite des conflits est gouvernée par ce principe, qui exige par exemple tantôt de faire une guerre limitée avec des objectifs très resserrés, la flotte athénienne se gardant par exemple bien de poursuivre ce qui reste de la flotte perse au soir de la bataille de Salamine, pour ne pas compromettre sa victoire par une hypothétique confrontation en haute mer qu’elle risquerait de perdre, tantôt de se livrer à une guerre brutale visant à l’anéantissement de l’armée ennemie et à la démoralisation de ses troupes, comme les Grecs savent si bien le faire en profitant de l’effet de surprise produit par leur péan de guerre et leur attaque, au moment même où la flotte perse, dupée par la fausse nouvelle d’une fuite de l’armée athénienne, s’attendait à lui barrer la route pour l’exterminer au passage. Ce qui dicte le choix entre ces deux extrêmes, ce n’est ni le désir de violence ni la prise en compte des forces militaires, mais l’efficacité respective de ces actions pour remplir les buts politiques que la guerre se fixe. [↑](#footnote-ref-9)
10. Alors que le péril perse conduit Thémistocle à persuader ses concitoyens de préférer au partage du gain des mines du Laurion leur investissement dans la construction d’une flotte de trières et que le salut d’Athènes exalte l’ardeur patriotique des Grecs et les conduit à jeter toutes leurs forces dans la bataille de Salamine, sans épargner l’adversaire, la décomposition du pouvoir russe sous la poussée des révolutions de février et d’octobre 1917 conduit à un désinvestissement de l’action militaire jusqu’à la paix de Breslitovsk. « Ceci explique, sans aucune contradiction, qu’il peut y avoir des guerres de tous degrés d’importance et d’intensité, depuis la guerre d’extermination jusqu’à la simple observation » (ibid.) [↑](#footnote-ref-10)
11. Emmanuel Terray explique ainsi cette métaphore mécanique : «lorsqu’une machine accomplit un certain travail, une partie de l’énergie dépensée est absorbée par les frottements intérieurs et extérieurs, en sorte que le rendement réel est toujours inférieur au rendement théorique. Il en va de même à la guerre : l’armée peut être comparée à une machine dont les rouages sont en dernière analyse formés par des individus, et chacun de ceux-ci est une occasion de frottement, puisque, si modeste que soit son rôle, il est toujours susceptible de s’en écarter pour une raison ou pour une autre. Certes, l’exercice et la discipline ont pour fonction de créer les automatismes qui réduiront les frottements à un minimum ; mais il subsistera un résidu incompressible qui ne sera jamais quantité négligeable » (1999, p.62) [↑](#footnote-ref-11)
12. « le concept de guerre absolue ne s’applique à aucune guerre réelle et désigne l’essence ou type idéal d’une guerre au sens étroit du terme, livrée au dynamisme de l’hostilité absolue » ; « il n’y a pas de guerre absolue dans la réalité (…) Jamais l’élément de la violence aveugle et de la haine ne se déchaîne seul dans les guerres entre peuples civilisés » ; « toutes les guerres réelles sont modifiées par rapport à la guerre absolue » ; « toutes les guerres que nous observons dans l’histoire appartiennent à la catégorie des guerres réelles, même si les guerres de la 1ère espèce révèlent le principe actif de l’hostilité et permettent au théoricien de les réduire ou de les interpréter à partir du concept de guerre absolue » [↑](#footnote-ref-12)
13. « La grande incertitude de toutes les données constitue une difficulté particulière de la guerre, car toute action s’accomplit pout ainsi dire dans une sorte de crépuscule qui confère souvent aux choses comme un aspect nébuleux ou lunaire, une dimension exagérée, une allure grotesque » => Seules la résolution et la fermeté d’âme peuvent neutraliser le doute qui accompagnent des actes qui ne « reposent jamais que sur des vérités conjecturées ou pressenties ». [↑](#footnote-ref-13)
14. « L’action en guerre est un mouvement qui s’effectue dans un milieu aggravé par les difficultés. Tout comme on est incapable d’exécuter dans l’eau avec facilité et précision un mouvement aussi simple et naturel que la marche, on est incapable en guerre d’assurer la marche des choses, même à allure moyenne, à l’aide de forces ordinaires », [↑](#footnote-ref-14)
15. « Dans cette conception, nous ne devons pas perdre de vue la forme absolue de la guerre et son image doit demeurer en permanence à l’arrière-plan ». [↑](#footnote-ref-15)